

LUCE GUILBEAULT

Un jour de novembre 1985, au volant de son auto, Lise Payette écoute la radio de CKAC pendant qu'elle se dirige vers Radio-Canada. Elle y a rendez-vous avec Lucille Leduc, qui sera réalisatrice-coordonnatrice de sa nouvelle série télévisée, **Des dames de Coeur**.

Pendant ce temps, au studio de CKAC, Suzanne Lévesque reçoit Luce Guilbeault venue parler de sa participation à la série **Le Temps d'une paix**, dans laquelle elle « n'a tourné hélas que trois émissions ». Elle aimerait bien, dit-elle, avoir un rôle plus important dans une continuité, le téléroman de madame Payette par exemple. Rentrée chez elle, le téléphone sonne: c'est Lise Payette en personne qui veut la rencontrer!

Luce Guilbeault est devenue comédienne relativement tard. Entre 20 et 29 ans, elle a un enfant et mène « une vie mouvementée avec beaucoup de voyages et d'expériences diverses ». Jusqu'au jour où l'urgence du choix se pose clairement: « devenir comédienne ou mourir! » Ainsi démarre une incroyable carrière qui, depuis 1971, lui a fait tourner un film américain (*Angela*, de Boris Caplan, aux côtés de Sophia Loren), une coproduction France-Québec (*Le Grand Sabordage*) et... 30 films québécois, avec entre autres Arcand, Mankievicz, Godbout, Leduc, Poirier. Comédienne de théâtre (inoubliable Violette Leduc!), metteure en scène (*La Nef des sorcières*), cinéaste (*Some American Feminists*), elle a aussi enseigné et scénarisé...

Cette même femme me regarde aujourd'hui avec des yeux ronds et me dit: « On m'offrait un rôle qui est un des piliers de la série! J'étais flattée: il y a beaucoup de bonnes comédiennes de mon âge. Et surtout, ça me stimulait de jouer un rôle écrit par une féministe. » Et elle ajoute dans un éclat de rire: « Je m'étais dit: Lise Payette va me donner un *beau* rôle; je vais être la plus féministe, la plus... J'ai encore un peu dans la tête que lorsqu'on est féministe, il faut d'abord parler des héroïnes! »

Le défi de Claire

Mais Claire, le personnage qu'elle incarne dans **Des dames de coeur**, est une femme euh... plutôt rébarbative: mère étouffante, en adoration devant son fils, mère écrasante, en compétition avec sa fille et avec toutes les autres femmes, sur-

tout celles qui ont le moindre désir d'autonomie.

« À mesure que je recevais les textes des émissions, je me disais: Mais c'est pas possible!, raconte Luce Guilbeault. Puis j'ai découvert que ça pouvait être très amusant de jouer cette femme-là, toujours à côté de ses souliers! Elle est comme un robot, elle s'est programmée elle-même avec tous ses clichés. Je peux me moquer d'elle un peu. Mais, même si elle pourrait s'y prêter, je n'ai pas voulu faire une caricature de Claire. Je n'aime pas voir des comédien-ne-s transformer leur personnage en caricature. J'espère que les nuances que j'ai voulu lui donner seront perceptibles à l'écran. Au cours de la série, il va lui arriver des choses qui la rendront plus humaine. »

Qu'arrivera-t-il à Claire? Au début du tournage, la comédienne elle-même n'a eu droit qu'à une annonce sibylline de l'auteure, madame Payette: « Il va se produire un incident et ta vie en sera transformée. » La bonne aventure (!) se dégustant par petites portions, c'est au fil des textes que Luce s'est glissée dans le monde de Claire, découvrant presque en même temps qu'elle ce que la vie lui réserve. Claire aura donc un choc et c'est là que nous comprendrons sans doute les intentions cachées de l'auteure envers ce personnage.

Des dames de coeur, c'est l'histoire quotidienne de quatre femmes frisant la cinquantaine (Michèle Rossignol, Louise Rémy, Andrée Boucher et Luce Guilbeault). Il est intéressant de se demander comment Lise Payette y fera évoluer cette Claire, certes crédible, mais combien irritante. Les téléromans nous ont sursaturé-e-s de femmes acariâtres, hystériques et « *maman-un-jour, maman -toujours* ». Sans leur opposer des héroïnes parfaites, gonflées de bonnes intentions féministes (qui nous ennuieraient tout autant), le défi est de permettre à ces personnages de se transformer et de tenir parfois un discours de personnes conscientes. Exemple: cette réplique de Claire qu'on enregistrerait le jour où j'ai visité le plateau. Assise dans un immense lit rose aux côtés de Gilbert, son époux, Claire dit gravement: « J'ai l'impression que quand je ne sais pas quoi dire, je parle trop; et plus je parle, moins ce que je dis a de l'importance. » Tiens! On comprend qu'il vient de se dire quelque chose de sérieux. Et Gilbert, toujours impeccable dans les moments de crise, ne trouve pas mieux que de lui administrer

DIANE POITRAS

« **J'AIME
LES PERSONNAGES
UN PEU TORDUS.
LE DÉFI
EST PLUS GRAND.** »

DAME DE COEUR,



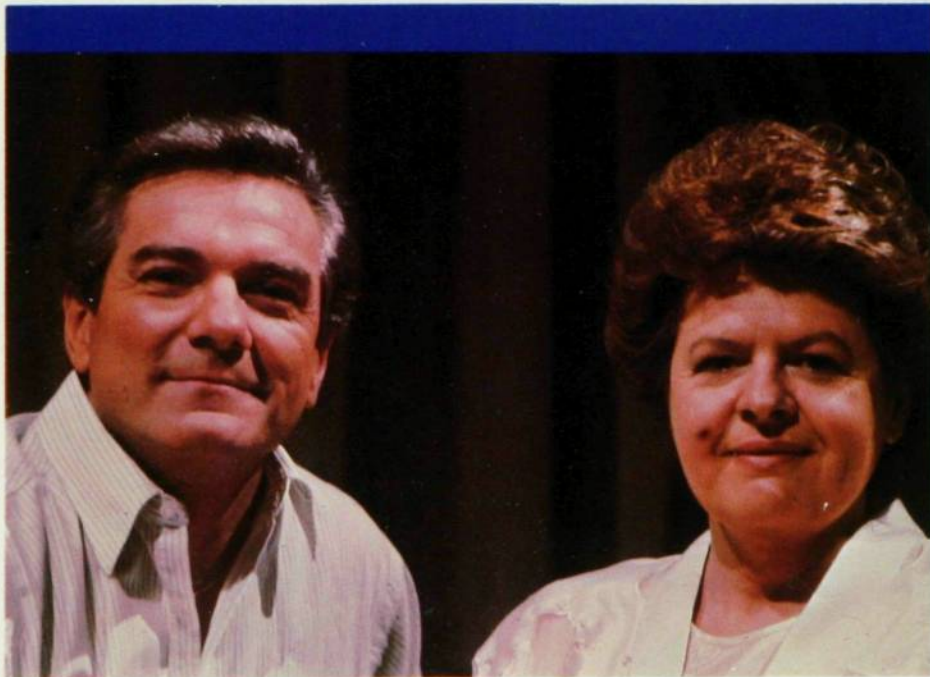
PHOTO: SUZANNE LANGEVIN

COMÉDIENNE DE CHOC

Des dames de cœur: Luce Guilbeault, Diane Dubeau



Luce Guilbeault, dans *Des dames de cœur*, avec son «mari» Michel Dumont



un petit bec horripilant sur le coin de la joue avant de lui conseiller: «Tu devrais dormir toi aussi.»

Une fois absorbé le choc de la rencontre avec son personnage, la comédienne s'attache à l'amadouer et à le saisir. Elle préfère, me confie-t-elle, jouer une Claire plutôt que n'importe quel rôle de femme victime. «J'aime les personnages un peu tordus, qui ne sont pas limpides. Le défi est plus grand.» Elle se pose toujours la même question: «Comment? Comment bouge-t-elle, cette Claire? Comment vit-elle?»

«Au pourquoi, poursuit-elle, on peut trouver mille réponses. D'ailleurs dans la vie, on ne sait pas par quoi on est mu-e-s. Les autres comédiens demandent parfois: Pourquoi elle fait ça, c'est pas logique? Moi, je me suis dit que je pouvais tout attendre de ce personnage-là. Que Claire se contredise, je trouve ça merveilleux. Je l'ai tellement fait moi-même dans la vie! Je n'ai jamais questionné le texte.»

Il faut dire aussi que Lise Payette, dès le départ, a clairement posé les règles du jeu: il n'était pas question de modifier le texte ou de suggérer des changements dans les comportements des personnages.

Cette attitude, qui peut sembler intransigeante de prime abord, s'explique certainement par la nécessité, lorsqu'on a l'histoire et la notoriété de Lise Payette, de se protéger contre l'envahissement afin de pouvoir continuer à écrire. Elle aurait ex-

plicitement découragé toute tentative de l'appeler à la maison pour lui suggérer: «Vous savez mon personnage, est-ce qu'il ne pourrait pas lui arriver telle ou telle chose?» On peut aussi interpréter cette distance comme une façon de remettre à la réalisatrice la responsabilité et la latitude nécessaires pour la mise en scène et la direction d'acteur-trice-s.

Transgresser le bon goût

Renvoyée à elle-même, où la comédienne trouve-t-elle les références pour étoffer le personnage, pour répondre au *comment*? «Je puise un peu en moi, répond Luce Guilbeault. Je pense aussi à ma mère qui a toujours eu beaucoup de difficulté à exprimer ses sentiments. Claire ne montre pas ses inquiétudes et se censure tout le temps, de peur de blesser les autres.»

Sa manière de jouer Claire lui est-elle venue peu à peu ou d'un coup, comme ça, sans qu'elle l'ait prévue? «Au début, dit-elle, il y a eu lecture des quatre premières émissions avec tous les personnages: il y avait Michèle Rossignol, Gilbert Sicotte, les jeunes comédien-ne-s qui jouent les enfants. Tout le monde. L'ambiance était très excitante. Jusqu'alors, j'avais lu mon texte avec mes yeux mais je ne m'étais jamais encore entendue. Et ce jour-là, à la lecture, Claire est sortie comme ça, spontanément. Tout le monde a ri. Alors, j'ai décidé que c'est comme ça que j'allais la jouer.»

«Quant à la scène importante où Claire reçoit un choc, je la jouais, en répétitions, avec beaucoup de larmes. Je pleurais et je pleurais! Puis au tournage, je me suis dit: Non, ce n'est pas de cette manière que ça doit se passer. Il faut jouer dans la méfiance. Claire n'ose pas croire ce qui lui arrive. Alors je l'ai jouée sans larmes, avec des regards de côté et la respiration saccadée.»

Et pendant qu'elle parle, la comédienne se transforme sous mes yeux en une femme effondrée, elle joue Claire pour me montrer la peine et la méfiance. Envoutée comme chaque fois qu'un-e comédien-ne me fait le coup, je lui demande comment elle arrive à ce qu'elle veut obtenir.

«Créer, c'est faire ce qu'on peut et non pas ce qu'on veut, répond-elle. Ceci n'est pas un plaidoyer pour la paresse: ce qu'on voudrait est toujours inaccessible. Je ne peux pas dire: Ce personnage-là, je vais le faire comme je le vois. Le personnage, il n'est pas devant soi, il est en soi. Quand on a un support, comme cinéaste par exemple, c'est différent. On se sert des images, du son, du montage pour réaliser ce qu'on veut. Mais nous les comédien-ne-s, nous sommes notre propre support. Il faut laisser jaillir le jeu de nos tripes. Gena Rowlands, par exemple: son visage change parfois subitement, quelque chose en jaillit et on sent qu'elle ne s'est pas regardée dans un miroir pour étudier l'effet. Elle serait peut-être même incapable de refaire ce jeu de la même façon une deuxième

fois. Mais beaucoup de comédiennes, et aussi de comédiens, se préoccupent tellement de leur image, qu'ils voudraient belle, léchée, que ça donne un jeu très étudié et même glacé. Moi, j'aime transgresser le bon goût.»

A-t-elle l'impression d'avoir trouvé une façon différente de jouer pour la télévision? «Au début, avoue-t-elle, je me sentais un peu coincée. Ça ne bouge pas beaucoup à la télévision, contrairement au cinéma où l'on se déplace plus, où l'on parle en marchant, en courant. Les cadres sont plus serrés: à la télévision, on est souvent coupé-e-s à la taille. Et on a des préjugés: à cause de son milieu social, je joue Claire toujours un peu guindée. La pression du bon goût, encore! L'an prochain, j'aimerais explorer autre chose; je vais m'ouvrir, me libérer, je serai plus en colère.»

Le rythme de travail de la télévision n'est-il pas essouffant? «Je voulais vraiment le faire, ce travail-là, répond la comédienne. Et je l'ai fait pendant sept mois, sans répit parce que j'étais dans 25 émissions sur un total de 26. On tournait une émission d'une heure (c'est presque un long métrage) par semaine. Après l'enregistrement du vendredi, je prenais tout juste la soirée pour relaxer, puis le lendemain j'apprenais un nouveau texte. C'était si ardu que le lundi, je me disais: Jamais je ne réussirai à le savoir! On répétait en début de semaine; le jeudi et le vendredi, on enregistrerait. C'était beaucoup de texte. Mais ça, c'est la télévision: ça parle, ça parle parce qu'on ne peut pas montrer les choses autant qu'au cinéma. Il faut les dire. Et on a l'impression que si on se tait, les gens vont changer de poste.»

Mais pourquoi l'interprète de Réjeane Padovani tenait-elle tellement à faire de la télévision? «Il faut que je gagne ma vie, rétorque-t-elle très froidement. Au cours des 15 dernières années, j'ai fait en moyenne 7 000 \$ par année! Jusqu'à tout récemment, on ne gagnait pas sa vie au cinéma. Pas plus comme comédienne que comme réalisatrice, d'ailleurs.»

L'art et la beauté

Je lui rappelle que ce qui m'avait encouragée à lui proposer le rôle de Marie dans mon vidéo *Pense à ton désir...*, c'était d'avoir lu une entrevue où elle disait qu'elle aimerait jouer des rôles plus vieux que son âge. Elle m'interrompt: «Oui, mais quand j'ai dit ça, j'avais 44 ans! Ce qu'on ne sait pas, c'est que l'âge ne paraît pas là où on s'attend à le voir. Quand j'ai vu une des émissions des *Dames de coeur*, j'ai eu le choc de m'apercevoir que mon cou avait flétri. C'est de là que j'ai vieilli surtout. Tu sais, les rides, les yeux pochés, ce n'est rien ça; qu'on m'en donne j'en prendrais encore!»

Pourtant, c'est dur d'abandonner la beauté à l'écran, non? «C'est dur d'abandonner la beauté dans la vie quotidienne... Mais je vais te dire quelque chose: j'ai beau avoir le visage plus vieux, je sais

que dans ma vie, je suis en santé, légère, active. Et lorsque je me vois à l'écran, il faut que j'établisse une distance entre le personnage de Claire et moi, comédienne. Sinon c'est horrible. Cette personne à l'écran, ce n'est pas moi. Dans *Des sou-*

La terre est trop courte, Violette Leduc



Des souris et des hommes

ris et des hommes, je jouais la fille jeune et belle. Mais je n'étais pas comme ça dans ma vie privée non plus. D'ailleurs, ce n'est pas qu'une question de beauté physique. C'est de me voir mesquine, méprisante, apparemment superficielle qui est aussi difficile.»

Je me souviens d'une conversation que nous avons eue l'an dernier à propos de *Some American Feminists*, le film documentaire sur les féministes américaines qu'elle a coréalisé avec Nicole Brossard. À la question «Comment es-tu devenue féministe?», Ti-Grace Atkinson aurait répondu: «À travers l'art, dans une recherche de la beauté.» «C'est tellement extraordinaire, cette définition, me dit Luce: je n'en vois pas d'autre. Mais, ajoute-t-elle avec regret, c'est Atkinson qui l'a inventée! Pour moi, le beau c'est ce qui s'adresse directement à l'âme et lui fait du bien. C'est un baume.»

Nous parlons des livres et des films qui nous aident à vivre. Puis presque par nécessité, nous revenons au corps des femmes. Elle s'emporte: «Je ne peux plus voir de femme nue, d'avortement ou d'accouchement à l'écran. Non pas que je n'aime pas voir une femme nue mais on ne peut plus le faire de façon innocente. Tiens! Dans *Je vous salue Marie*, de Godard, il y a une scène où la comédienne est nue dans sa chambre. Voyons donc! Je ne me tiens pas cambriée comme ça dans ma chambre, moi! Je vois des actrices qui ne veulent pas que leur visage, que leurs

seins tombent: elle ne veulent pas être prises en flagrant délit d'avoir un corps comme le leur!»

Je lui rappelle ce que les féministes se font souvent dire, justement: «Si vous n'êtes pas contentes de l'image des femmes au cinéma, pourquoi ne pas en proposer une autre?» Comme réalisatrice et comédienne, qu'a-t-elle à répondre?

«À qui veut-on plaire, d'abord? Il y a sûrement une façon de tourner qui va me plaire à moi plus qu'à un homme. Est-ce qu'on va essayer de développer cette façon-là ou est-ce qu'on va essayer de racolier les hommes? Tu parles de se réapproprier le corps des femmes. Peut-être qu'il faudrait d'abord réapproprier notre âme, notre sensibilité, nos ambitions, nos désirs, notre force! Le corps suivra. Je sais que si je me filmais, moi, comme personnage qui se déshabille pour se mettre au lit ou pour changer de robe, ça serait pas sexy du tout. Mais ceci ne veut pas dire qu'il ne faut pas montrer des femmes nues.»

«Une fois, dans le midi de la France, j'ai rencontré un couple très sympathique, dans la cinquantaine. La femme était belle, habillée simplement. Ils nous ont fait visiter leur maison et dans la chambre, sur la table de chevet, il y avait une photo d'elle. Elle était nue, dans une posture un peu coquine, un peu drôle, à son âge actuel. J'ai trouvé ça extraordinaire, extraordinaire!»

Vous avez dit «féministe»?

Au cours des années 70, Luce Guilbeault heurtait régulièrement la sensibilité du milieu du cinéma et du théâtre québécois en exprimant sa lassitude vis-à-vis des rôles qu'on lui proposait toujours: des femmes alcooliques et/ou prostituées, souvent assassinées, presque toujours flouées. On lui a fait payer cher cette critique féministe. Comme on lui a fait payer *La Nef des sorcières*: par un front froid. Sachant que le sujet est devenu pour elle presque tabou, je lui demande quelle est maintenant la place du féminisme dans son travail et dans sa vie.

«La place du féminisme, pour moi, c'est de l'avoir vécu et d'en être restée transformée, dit-elle. Dans mon travail, le féminisme, c'est de se poser des questions sur la façon de jouer. On ne peut plus jouer des rôles sans conscience. Quand j'ai commencé à travailler Claire, par exemple, je savais qu'elle était fragile malgré son apparence. Je l'ai imposée légère, avec une tête d'oiseau, mais avant qu'on me le dise, je savais que dans le plus profond d'elle-même, elle portait une blessure secrète.»

«Avec l'âge, mes questionnements deviennent plus subtils, plus nuancés parce que moins on est jeune, moins on est rigide. Bien oui, je me sens encore féministe! Cela a été tellement important dans ma vie que je ne pourrai jamais m'empêcher de l'être.»



Carole David
TERRORISTES D'AMOUR
suivi de
JOURNAL D'UNE FICTION

Un livre extrême, où le récit se perd et recommence toujours, emporté par la colère, le refus, le besoin de séduire jusqu'au bout, de tout dire de ce qui est refoulé, entre la vie et la mort, c'est-à-dire ces existences brisées qui n'ont pas de nom.

104 pages - 9,95\$

Lise Harou
À PROPOS DE MAUDE

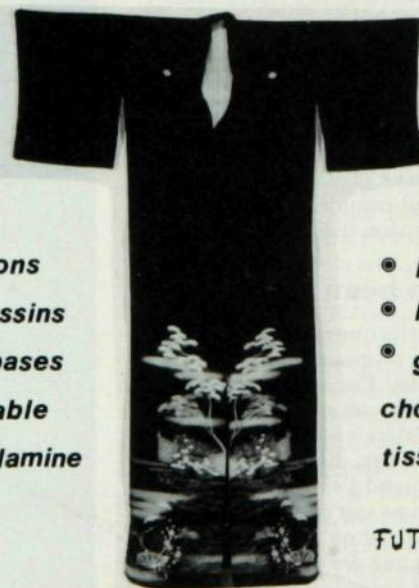
Les personnages féminins de ce récit tentent, de part et d'autre de l'océan, de préserver une relation intime entretenue des années durant. Souvenirs, lettres, voyages, drames, délires et fantasmes s'inscrivent dans le désordre du temps de cette infinie séparation qui conduira Éliisa à se réfugier dans un désespoir aliénant.



86 pages - 8,95\$

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature

kimono ancien



- futons
- coussins
- 15 bases en érable ou mélamine

- paravents
- lampes
- grand choix de tissu



LA QUALITE AUX PRIX ABORDABLES !

3933a St. Denis, Mtl.
220 Laurier O., Mtl.
5860 St. Hubert, Mtl.

843 4739
270 8175
271 5489

CINÉMA

LA MAUDITE GALETTE, Denys Arcand, 1971.
LE TEMPS D'UNE CHASSE, Francis Mankiewicz, 1972.
X-13, Jacques Godbout, 1971.
RÉJEANNE PADOVANI, Denys Arcand, 1973.
OK, LALIBERTÉ, Marcel Carrière, 1973.
TENDRESSE ORDINAIRE, Jacques Leduc.
LE TEMPS DE L'AVANT, Anne-Claire Poirier, 1975.
MOURIR À TUE-TÊTE, Anne-Claire Poirier, 1979.
ALBÉDO, Jacques Leduc, 1982.
LA QUARANTAINE, Anne-Claire Poirier, 1982.
PENSE À TON DÉSIR, Diane Poitras, 1984.

C'ÉTAIT AVANT LA GUERRE À L'ANSE À GILLES, de Marie Laberge.
UN PRINCE, MON JOUR VIENDRA, du Grand Cirque ordinaire.
LES FÉES ONT SOIF, de Denise Boucher, lecture publique, 1985.

MISE EN SCÈNE

DENYSE BENOÎT, COMÉDIENNE, 1975: court métrage documentaire sur une comédienne devenue cinéaste depuis (LE DERNIER HAVRE, de Denyse Benoît, est présentement à l'affiche).
SOME AMERICAN FEMINISTS, 1977: documentaire d'une heure réalisé avec la collaboration de Nicole Brossard et de Margaret Wescott.
D'ABORD MÈNAGÈRES, 1979: long métrage documentaire sur la condition féminine.

QUI EST LUCE GUILBEAULT?



Le Temps de l'Avant

QUI A TIRÉ SUR NOS HISTOIRES D'AMOUR?, Louise Carré, 1986.
JEAN DESPREZ, Iolande Cadrin-Rossignol, 1986.

THÉÂTRE

LES ORANGES SONT VERTES, de Claude Gauvreau.
À TOI POUR TOUJOURS TA MARIE-LOU, de Michel Tremblay.
LE CID MAGANÉ, de Réjean Ducharme.
LA TERRE EST TROP COURTE., VIOLETTE LEDUC, de Jovette Marchessault.
LA NEF DES SORCIÈRES, collectif (dont elle a aussi fait la mise en scène).

Dans ses temps libres, elle a aussi organisé des ateliers sur le travail d'acteur-trice à l'Université de Montréal et au Théâtre expérimental des femmes (1976-77). Chargée de cours à l'UQAM, elle a créé, avec Ginette Paris (voir entrevue, page 48), des ateliers sur les archétypes de la mythologie. En 1980, ralenti par un accident, elle a fait venir de France la cinéaste et trapéziste Coline Serreault, pour quatre semaines d'ateliers sur le trapèze à l'École nationale de théâtre. De ces ateliers est né Le Noeud d'Erseau, avec qui Helen Doyle vient de tourner LE RÊVE DE VOLER! Enfin, en 1984-85, elle a écrit un scénario de fiction d'une heure, BELLA. D.P.



À 18 ans, avec son mari Guy Borremans